Document généré le 25 avr. 2024 04:38

XYZ. La revue de la nouvelle

Un atelier, la nuit

Geneviève De Celles

Numéro 46, été 1996

URI : https://id.erudit.org/iderudit/4595ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

De Celles, G. (1996). Un atelier, la nuit. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (46), 78–84.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Un atelier, la nuit

Geneviève De Celles

C'était l'été. J'avais marché sous un ciel étoilé pour venir à l'atelier compléter un travail de sculpture. À peine arrivé, j'aperçois un fil. Venu je ne sais d'où. Un fil très délicat. Il reliait une main d'argile à un ruban de tôle que j'avais transformé en anneau de Mœbius quelques jours auparavant. J'ai aussitôt repensé à l'étonnante fois où j'avais découvert que tout un réseau arachnéen s'était installé dans une œuvre intitulée *Vernissage*. C'était à la fin de la première soirée d'une exposition ! Entre la silhouette de l'artiste (que j'avais représenté légèrement à l'écart, l'estomac noué) et les profils d'invités (dans leurs postures mondaines), des liens tangibles s'étaient établis, l'espace d'un soir.

Je me suis mis à la recherche de l'araignée qui m'avait sans doute préparé cette nouvelle surprise. J'ai examiné la main, le morceau de métal, les alentours, sans pour autant la trouver. Où donc se cachait cette bestiole ? J'ai cherché partout sur la table : personne. Seul un petit funambule filiforme, que j'avais installé, fébrile, entre le pouce et l'auriculaire de la main d'argile, continuait de clamer son indicible précarité, tandis que se déployait sous ses pas le filet d'une paume tendrement ouverte. J'ai abandonné la partie et je suis retourné à mon chantier du jour, un assemblage dans lequel figuraient, de façon très elliptique, quelques formes humaines. Libres dans l'espace, des fils métalliques dessinaient une gestuelle à des personnages pour ainsi dire absents. Des décors imaginaires, faits de surfaces et de volumes, mettaient en évidence la ténuité de mes êtres-signes. Une cage thoracique, un profil, un geste en quête d'existence défiaient des espaces sombres et lourds.

Une des lignes de mon théâtre muet m'est apparue maladroite. En allant me chercher un outil... je découvre un deuxième fil ! Il liait ma main à une fenêtre de carton suspendue près de là, une embrasure mobile que franchissait de sa forme frémissante un nageur aérien. Voilà qu'il était ancré. Je me suis remis à la poursuite de ma mystérieuse filandière. J'ai visité du regard et de la main tous les recoins possibles. Sans succès. De guerre lasse, je suis retourné à mon boulot.

Alors que je travaillais à accentuer les méandres d'un de mes fils métalliques, aux confins d'un sentier retors, une forme toute en détresse a surgi. Une jambe flageolante s'élançait dans le vide et des bras démesurément tendus prolongeaient à l'infini un invisible torse. Un être fragmentaire appelait au secours quelque introuvable samaritain. Pour tailler la tôle éventrée où nicherait l'angoisse de ce nouveau venu, je suis allé chercher mes ciseaux à métal... et j'ai découvert un autre fil ! Il s'enroulait autour d'une phalange avant de rejoindre une sphère de broche enchevêtrée comme il s'en trouvait souvent dans mes travaux cette année-là. Mais où pouvait bien se terrer l'insolente ? Une fois de plus, j'ai fouillé tout l'environnement. J'ai soulevé des torchons à la traîne, empilé des feuilles éparses, déplacé matériaux et instruments : rien. J'ai examiné les dessus et les dessous de toute cette aire de travail : rien. J'ai inspecté tout le coin nord de mon atelier : toujours rien. Je suis revenu près du site de l'invasion... pour constater la présence d'un quatrième fil ! Il reliait mon index au lierre qui serpente autour de la baie vitrée. Et cela s'était fait en quelques secondes !

J'ai décidé d'oublier quelque peu mon assemblage et de rester sur les lieux de l'intrigue dans l'espoir d'assister en direct à tout autre avènement.

Pendant près d'une heure, je me suis accordé musique et rêveries. Sans que rien de nouveau ne survienne. Quant aux quatre fils qui avaient pris place de façon clandestine, ils continuaient de me narguer. Dans mon atelier-caravansérail, j'avais coutume d'être le seul maître ; je tolérais mal que s'y établissent

des liens en provenance d'ailleurs que de mon bon vouloir. Je dévisageais cette géométrie spontanée, je questionnais ces liaisons périlleuses. Le petit funambule risquait-il d'emprunter ces voies excentriques ? Est-ce que d'autres fils allaient bientôt surgir ? Subitement, une éventualité m'a traversé l'esprit : s'il fallait que mon atelier soit envahi.... S'il fallait que tout ceci ne soit que le début d'un vaste piège...

La pensée que ces satanés filaments puissent proliférer au point de paralyser mon travail me terrifiait. J'étais incapable pour autant de me décider à les détruire. Et j'étais tout aussi incapable de retourner à mon travail. Ces fibres de mystère me retenaient auprès d'elles. Si mon atelier, mon creuset, devenait immuable, que deviendrais-je, moi qui dans la sueur et le délice m'y livre tout entier aux jeux divins de la métamorphose ? Pour quelques instants, mes appréhensions tragiques m'ont submergé. Lorsque j'ai repris mes esprits, un cinquième fil me défiait de sa survenance. Il raccordait ma main à une pierre qui, parmi d'autres objets trouvés, attendait le moment où, peut-être, elle me serait un matériau. Toute une résille s'était formée autour de sa lourde forme. Il m'a semblé que vraiment, cette fois, on avait forcé la note.

On ? Où étais-je allé chercher ce *on* ? Je commençais à me sentir bizarre, vulnérable. Sans l'ombre d'un doute, la peur gagnait du terrain. Je me suis entendu formuler des scénarios alarmistes : « et s'il fallait que ces fils *ex machina* osent s'en prendre à ma propre main, à mes gestes à moi. S'il fallait que... »

L'espace d'un éclair, le temps d'un naufrage, j'ai eu la sensation d'être Gulliver. D'être ficelé dans mon île-atelier. D'être un colosse aux mains d'argile. D'être détenu par mes personnages lilliputiens.

J'ai pris peur. Brusquement, j'ai passé mes doigts autour de ma monumentale main de terre pour sectionner toutes les lignes subversives, tous les fils interdits : aucun n'a survécu à mon geste défensif. C'est en croyant avoir tranché le nœud gordien que je

suis retourné à mes expériences concrètes, à ma tâtonnante recherche d'absolu.

J'étais dans mon laboratoire. Je manipulais des éléments. Je tentais des rapprochements, des ajouts, des retraits. Quand un système tendait à prendre place, je le disloquais, je le réinventais. Le temps passait. Je me consacrais, presque paisible, à mes explorations spatiales. Je m'adonnais à l'un de mes délires alchimiques. Je m'acharnais à vouloir transmuer de vulgaires matériaux en imagerie de l'âme. Le temps passait. J'étais bien. Quoique.

Une tentation me harcelait : jeter un coup d'œil en direction d'où avait surgi l'inattendu. Lorsque finalement je me suis autorisé à le faire, j'en ai été estomaqué : les cinq fils de jadis avaient resurgi et trois fils supplémentaires exerçaient maintenant leur emprise sur mes choses. L'un reliait ma fenêtre bleue et mon ruban de Mœbius, l'autre unissait mon lierre à ma sphère dorée ; quant au troisième, il menait de la plante verte à mon embrasure céleste. J'étais bouche bée, cœur battant. À la recherche de quelque sérénité, je me suis emparé de ma plume et de mon carnet. Je sais bien, et depuis longtemps, que cet instrument à la main et du papier sous les yeux, je suis moins seul.

Après quelques mots seulement, mon angoisse s'est atténuée et ma ferveur s'est accrue. Peu à peu, les événements m'ont semblé plus fascinants que redoutables. J'ai noté tout ce que je venais de vivre et tout ce à quoi, de fil en aiguille, cela me faisait penser. D'une contiguïté à l'autre, au gré des analogies, des nuances et des appositions, j'ai parcouru un bien vaste monde. J'ai fréquenté mille rivages, j'ai rencontré mille visages. Pénélope m'est revenue. J'ai retrouvé Ariane. Et sur une page encore blanche, la figure des Parques m'est apparue.

Ma main s'est mise à rêver de quelques croquis. Je regardais l'argile, les objets, les fils, les alentours. Je m'efforçais de saisir un ensemble. J'espérais lire entre les lignes. Formaient-elles une figure ? Par leur présence, cherchait-on à me montrer quelque chose (encore ce *on*) ? J'avais beau regarder, tracer des esquisses, je ne saisissais rien. Désarmé, déçu, je suis revenu à la plus sage

hypothèse : quelque part, simplement, une araignée se payait ma tête. Je me suis mis en chasse.

Alors que je scrutais le plafond (convaincu d'y découvrir une toile) une étrange sensation m'est venue… la sensation que mon corps était tout près de se rappeler quelque chose. Oui, une tension à la nuque me taquinait la mémoire. J'ai fermé les yeux : quelques instants ont suffi pour qu'un immense petit souvenir remonte à la surface de ma conscience.

J'ai cinq ou six ans. C'est l'été. Mon père contemple le ciel. Je jette des coups d'œil à sa voûte étoilée. J'y vois mille diamants. Mon père contemple le ciel, longuement. J'aimerais bien comprendre sa ferveur. Je lui demande ce qu'il voit. Il me parle d'étoiles, en forme de chaudron. « Là… à gauche… » Il pointe je ne sais quoi, quelque part dans le dôme éclaté. Quelque chose que je ne vois pas. « Regarde… là… — Où ça, là ? — Regarde. Place-toi sur mes pieds… bon… tu vois le poteau devant nous ? — Oui ! — Alors, continue à regarder en montant tout droit dans le vide, je veux dire dans le ciel, à peu près la longueur d'un autre poteau…. Ça va ? — Oui… et là ? — Là, si tu regardes bien, tu vois une rangée d'étoiles très brillantes. Elle ressemble à un manche et, à une extrémité, il y a une forme qui ressemble à une casserole. C'est la Grande Ourse ! » J'ai cinq ou six ans. Papa en a peut-être cent. Étoiles… casserole… ours… Tout cela me paraît bien étrange. Je vais laisser les savants se pâmer seuls devant leur ciel. Je vais retourner à mes cahiers de jeux…

Mais voilà que mon père me retient : « Viens… je vais te faire voir la Petite Ourse ! Viens dans mes bras… »

Là, le cœur et les yeux à la hauteur des siens, j'ai bien vu. J'ai vu un peu de ce qu'il me montrait. Peut-être Pégase, Andromède ou Cassiopée. Je ne saurais dire. Mais ce dont je suis certain, c'est d'avoir ressenti l'ampleur de son regard, c'est d'avoir goûté à la démesure de son admiration.

J'avais cinq ou six ans. C'était l'été. J'apprivoisais la nuit humaine. Je découvrais l'existence des formes imaginaires et des

figures tutélaires. J'apprenais sans le savoir que, de toute éternité, l'humain s'invente des signes et les projette sur l'infini. Pour s'y retrouver. Et pour avoir moins peur du trop lourd secret de l'horizon obscur.

Je suis petit. Il est grand. À vouloir saisir le ciel, nos mains et nos regards se croisent. Le temps passe, immobile. Sur le sombre velours de notre voûte étoilée, nous relevons des traces. Nous sommes de moins en moins seuls.

Moi qui avais cru le ciel parsemé d'un hasard d'étoiles, je découvrais que les astres, discrètement, épelaient des formes et que, par-delà leurs années-lumière de distance et d'absence, il nous revenait de savoir les lire. De les lier. Un peu comme dans mes pages-jeux où un fouillis de points et de chiffres recélait une image et où, traçant un certain parcours, je révélais la forme promise. Toutefois, le ciel de la vraie vie n'affichait aucun ordre numérique qui, retracé docilement, aurait fait apparaître l'implicite. J'avais cinq ou six ans. Je découvrais sans le savoir, mais pour longtemps, qu'au jeu des formes et du sens, le regard, l'âme et la main échangent leurs signes ; et que, le plus souvent, c'est à soi qu'il incombe de créer ce que l'on veut dévoiler. Cette nuit-là, plus que tout autre chose, je découvrais la douceur de partager des rêves.

□

C'était l'été. C'était la nuit. J'étais dans l'atelier. Apparemment immobile. Je me redisais l'étrange trajectoire des choses. Le pouvoir des mots. L'imprévu. Le temps qui passe. Celui qui revient. Je vivais un de ces mirages antérieurs qui vous cristallisent tout un paysage de l'âme. Un de ces espaces de temps sidéral, où la mémoire invente et l'imagination se souvient. Une de ces rares et précieuses fois où se formule une fable intime. Une légende à soi. Un souvenir-ostensoir. Une mystérieuse fois où se

blottit dans une histoire d'enfance un des replis de l'âme d'aujourd'hui.

C'était la nuit. J'étais dans l'atelier. Je regardais ma main d'argile. Ma fenêtre bleue. Mon caillou piégé. Mon lierre joyeux, ma sphère dorée et mon ruban d'éternité.

J'étais dans l'atelier. Mon état d'âme se déployait entre les choses.

J'ai allumé ma petite lanterne, celle qui préside à mes heures de songeries. Sa lueur rougeâtre donne à mon atelier une atmosphère d'imminence, comme dans un laboratoire de photographie ; et les vacillements de sa flamme y font régner la fragile quiétude d'un petit oratoire. Alors que je m'adonnais à mes rêveries de sculpteur solitaire, le temps d'une illusion, j'ai cru entendre une voix. On me disait : « *Là... regarde...* » J'ai regardé autour de moi... aux alentours... J'ai soudain aperçu un jeu d'ombres, une forme que projetaient sur mon mur les fils incongrus de tout à l'heure ! Il m'a semblé entendre : « *Regarde ! Là ! C'est la Petite Ourse !* » La Petite Ourse ! Dans mon atelier ! Ma Petite Ourse à moi. Moi qui, maintes fois en ce trop vaste monde ne sais même plus où chercher mon nord.

Pour savourer la magie des choses, j'ai fermé les yeux. Je me sentais seul, mais au centre de quelque part. Librement immobile. Imperceptiblement lié. Vivant. Inachevé. En œuvre. Quand j'ai voulu revoir ma constellation, elle avait disparu. D'autres ombres pourtant continuaient d'effleurer les parois de mon antre. Je me suis approché de ma main d'argile : je n'y ai trouvé aucune trace tangible de l'épisode des fils insolites. Ma table de travail était à nouveau comme je l'avais laissée la veille. Non, pas tout à fait. Le petit funambule n'était plus sur son fil. Il se cherchait un chemin dans le dédale des lignes de ma main.